

Que bois-tu ?

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 37

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216663>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



A LA DENT BLANCHE

(Suite et fin.)

La table d'hôte commence, solennelle; Anglais en tenue de soirée, conversations en sourdine dominées par le bruit de cent bouches avalant un potage à la reine; les anciens regardent les nouveaux venus toujours un peu gênés; les sommeliers glissent sur le parquet tandis que le majestueux maître d'hôtel à favoris rouges promène sur le tout les regards entendus du général qui envoie ses troupes au feu.

Nous sommes les cinq à l'extrémité d'une table faisant, de chaque côté, suite à une rangée de ces dames de nationalité, d'âge et d'état civil indéterminés qui, comme toujours dans les Alpes, forment la grande majorité des pensionnaires. La voisine de Grimpatout porte des lunettes et, il m'en souvient, un gigantesque nœud jaune sur le haut du sternum.

— On assure qu'il est arrivé des chasseurs ce soir à l'hôtel, dit-elle à sa voisine. Les avez-vous déjà vus ?

— Des chasseurs ? Non, en vérité, je n'ai rien encore rencontré de semblable. J'espère, d'ailleurs, de tout mon cœur que c'est un faux bruit; je n'aime pas les chasseurs.

— Pourquoi donc, chère Mademoiselle ?

— Ce sont gens grossiers, bruyants, qui toujours sentent le tabac, racontent de sottes histoires et maltraitent leurs chiens. On en parlait tout à l'heure sur la terrasse, comptant bien que l'hôtelier, s'il s'en présentait, leur fermerait la porte au nez.

Nous nous tenions à quatre, on pourrait plutôt dire à cinq pour ne pas éclater de rire. Même Beautir et Boisec font de telles grimaces, en cherchant à garder leur sérieux, que soudain la dame au nœud jaune, cessant de parler, les regarde inquiète... Mais non, elle a mal vu, ce sont de paisibles touristes. Ils ne portent pas le *smoking*, sans doute, avec gilet agité dans le bas, mais on voit tous les jours les touristes les plus convenables, vêtus d'un complet gris ou brun, avec ou sans parements verts.

Le repas se poursuit sans encombre. Nous causons peu, à mi-voix, naturellement, contre notre habitude, évitant avec soin tout sujet de conversation qui pourrait nous trahir, car évidemment les disciples de St-Hubert ne sont pas en odeur de sainteté à l'hôtel de la Dent Blanche. Nous parlons du temps, de la vue, du menu et d'autres choses aussi peu compromettantes. Il y aurait bien l'affaire Dreyfuss que justement on rejuge à Rennes, mais Beautir, anti-dreyfussard fougues, s'est déjà, à ce propos, pris aux cheveux avec Boisec de sorte que la question ne sera plus posée : Cheveux est du reste une bienveillante figure de rhétorique; ces deux amis depuis nombre de lunes mortes n'usent plus de peigne que pour la toilette de leurs épagnouls.

Entre temps Piedefer, sous prétexte d'un pince-nez oublié dans notre chambre, s'est éclipsé un instant pour aller en haut s'assurer que nos associés à quatre pattes n'ont pas recommencé la bataille, et c'est avec une certaine anxiété que nous attendons son retour... Tout va bien; tranquillité parfaite.

— « Le jeune malade de Millevoey quinze jours après sa mort », dit-il en se rassurant.

Nous avons tous, au collège, plus ou moins lacrimoyé sur le triste sort de ce pauvre garçon : A bon entendeur demi-mort.

Voici le dessert. La dame au nœud jaune qui a laissé tomber sa serviette se baisse furtivement pour la ramasser. C'est fait, mais soudain elle pousse un cri d'effroi... Au lieu du linge damassé, c'est un objet rond, chaud, velu et qui remue qu'elle a posé sur ses genoux, la queue de Diane qui, croyant la consigne levée, se met à japer joyeusement sous la table. A ce cri, à cette voix de chien sortant on ne sait d'où, toutes les fourchettes tombent des mains, toutes les machoires s'arrêtent, tous les yeux se tournent vers Grimpatout et sa voisine. Beautir et

Piedefer — les lâches ! — feignent d'être très occupés à déterminer les fleurs du bouquet placé devant eux; Boisec regarde au plafond de l'air d'un homme absolument étranger aux choses d'ici-bas, tandis que le malheureux Grimpatout, hors de lui, entremêle d'incohérentes excuses à la dame et de pressantes objurgations à sa bête :

— Couche, Diane, couche...

Ah ! oui ; couche Diane ! C'est le moment ! Cieux immuables tombez sur nous ! Terre engoutiss nous ! Un bruit formidable, tout à coup, éclate dans le hall : cris de femmes, exclamations de colère, aboiements pressés d'une meute au lancé à vue, et une avalanche de chiens bousculant tout sur son passage se précipite sur nous. Quelle scène, mes amis ! Diane épouvantée, se fait petite sous la table où aussitôt, et sans exorde cette fois, la grande mêlée recommence. Tout tremble et vacille; des chaises tombent de droite et de gauche avec de sinistres craquements; la vaisselle s'entrechoque; de rouges ruisseaux s'échappent des bouteilles renversées. Les convives, épouvantés, se sont tous levés mêlant aux hurlements de la meute des cris d'indignation qui n'ont rien de feint. Des dames, réfugiées sur la table dans leur effroi, plénient les assiettes de macarons; les oranges cascaden de tous côtés. Un sommelier qui, lors de l'entrée triomphale de la trombe enragée, offrait justement un bol encore tout plein de crème à la vanille, l'a, dans son émotion, laissé choir sur l'épaule d'un monsieur en habit; ce qui n'est pas resté sur son gilet forme, sur le parquet, une large flaque que les pattes des combattants transportent partout émaillant le bois brun d'étoiles jaunes.

La salle, toutefois, s'est rapidement vidée. Nous restons seuls avec nos bêtes, les gens de service ahuris et les dames réfugiées sur les tables qu'elles n'osent pas quitter; il est, paraît-il, plus facile d'y monter que d'en descendre. Enfin Grimpatout réussissant à s'emparer de Diane, l'emporte dans ses bras, suivi de tous les autres et, sans rire, vous pouvez m'en croire, nous abandonnons le champ de bataille pour regagner notre mansarde. Cinq minutes après arrive l'hôtelier qui nous tint ce petit discours :

— Vous comprenez, Messieurs, qu'il m'est impossible de vous garder; une délégation de mes pensionnaires vient de me mettre le marché à la main : eux ou vous... J'en suis désolé, mais vous voudrez bien partir demain de très bonne heure. On vous servira le déjeuner à cinq heures.

Ainsi fut fait; au petit jour, nous quitions l'hôtel, sans sonner l'hallali.

Et si maintenant vous me demandez comment la meute avait ainsi pu prendre la clef des champs, je vous répondrai que c'était bien simple. Nous avions commis l'impardonnable imprudence de la laisser dans la serrure; arrive la femme de chambre pour faire les lits; elle ouvre sans défiance et... vous savez la suite. On ne pense jamais à tout...

Ainsi parla Bonœil. J'ai noté l'histoire pour servir d'enseignement aux générations à venir.

Dr Châtelain.

C'EST BIEN. — Vous savez qu'en faisant une tranchée les ouvriers ont découvert des tombes antiques dans lesquelles il y avait même des squelettes ?

— Vous voulez sans doute dire des squelettes ?

— Eh bien oui, des squelettes, des fantômes.

— A la bonne heure.

LA « VALSAINTE »

DES intéressants détails historiques que voici ont été donnés à la *Gazette de Lausanne* par l'un de ses rédacteurs, M. J. Nicollier, de Vevey.

* * *

La flamme a failli détruire mercredi l'un des plus vieux édifices vaudois, l'ancienne annexe de la Chartreuse de la Valsainte à Vevey, propriété actuelle de MM. Weber, négociants en vin. Cette vaste maison aux toitures brunes et découpées, sa cour à pavés ronds, ses dépendances sont fort connus des historiens et leur émoi aura été vif à la lecture du télégramme annonçant l'incendie. Les dégâts sont, par bonheur, peu importants.

Sise en face du temple de Sainte-Claire, construite sur l'emplacement d'une église d'un couvent de Clarisses, cette pittoresque demeure servait de lieu de

séjour aux moines de la Valsainte ou d'abri aux vignerons du célèbre couvent. « Rebâtie en 1716, écrit Albert de Montet, elle subit au XVIII^{me} siècle un nouvel agrandissement. Dans la rue de Blonay-Des-sus, elle possédait une chapelle appelée dans les chartes latines *Capella Dominae nostrae La Léaz* ».

Le pape Pie VI ayant, comme on le sait, supprimé le couvent de la Valsainte en 1777, la maison de Vevey fut donnée à la Chartreuse de la Part-Dieu. Cette Chartreuse devait en revanche pourvoir à l'entretien des sept religieux qui l'habitaient. La Part-Dieu s'estimant assez riche avec d'autres propriétés et sa maison du Bourg-Bottonens, vendit la Valsainte, en gardant ses vignes. En 1848, lors de la disparition de la Chartreuse, ses biens furent repris par l'Etat de Fribourg.

La maison d'habitation de la Valsainte, en partie restaurée, a gardé cependant son cachet particulier. Et rien n'a pu détruire ses vastes caves où les bons moines, plus d'une fois, durent se réjouir en tout bien tout honneur et où, maintenant encore, flotte l'odeur capiteuse du jus de la vigne.

LOGIQUE. — Tu rentres bien tard, Louis; sais-tu qu'il est minuit et demi ?

— Eh bien ! qu'est-ce que cela dit ? Si j'étais resté à la maison, il ne serait pas moins minuit et demi.

QUE BOIS-TU ? — Pour moi je ne bois jamais de vin bouché.

— Pourquoi ?

— Parce que, avant de le boire je le débouche.

QUELQUES PENSÉES SUR LA FEMME

— La femme a toutes sortes de travers, même des travers heureux.

— Il est tout à fait inutile de se fâcher contre les femmes, cela ne leur fait rien du tout !

— Le vrai bonheur pour une femme debout est d'être assise; pour une femme assise, c'est d'être couchée.

— Les femmes ont l'air de vivre sur un gril.

— Le cerveau de la femme rumine sans cesse.

— Plus une femme est savante, plus elle raisonne de travers.

— La femme n'a pas besoin de raisonner.

— Dans l'art de mener les femmes, personne n'a le droit de faire le fanfaron. L. P.

— Si les femmes cherchent à donner du ridicule à une nouvelle venue, il est sûr qu'elle est plus jolie qu'elles. Voltaire.

— La femme règne par attrait. Abbé Beautain.

— Une femme auteur n'a rien à espérer que la haine de son sexe et la crainte de l'autre. Mme Cottin.

— Essayer de convaincre une femme, c'est folie. L. R.

— La femme est coquette par état. J.-J. Rousseau.

— Une femme qui s'irrite change de sexe. Mme de Puisieux.

MOINS QUINZE. — Monsieur le conducteur, quand est-ce qui part le tram de onze heures quarante-cinq ?

— A midi moins un quart.

— Bon ! voilà qui z'ont de nouveau changé l'heure du départ : avant-hier c'était à trois quarts pour midi.

LE FEUILLETON



9 QUINZE JOURS DANS LE HASLI

Quel spectacle ! Quelle scène de désolation s'offrit à leurs yeux ! Le glacier en se rompant avait détaché du colosse calcaire d'énormes blocs de granit, à moitié grossis par des couches de vieilles glaces. Les uns se dressaient en pics, d'autres en coupes arrondies. Ceux-ci étaient couchés par le travers; ceux-là, chargés de pics cristallins, semblaient vouloir se prêter au raccordement des deux parties du glacier séparé. C'était un labyrinthe inextricable, à